



# Une mémorialiste oubliée : Victorine de Chastenay

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 MAI 2006

«Blanche et assez bien faite, les cheveux bruns, les dents belles, les yeux bleus, le regard assez doux, l'expression de la physionomie a fait — plus que les traits — le mérite de ma figure. Je crois qu'elle annonce plus de bonté que d'esprit et j'avoue que je m'en applaudis<sup>1</sup>.»

Celle qui se décrit en ces termes, à l'âge de dix-huit ans, se nommait Louise-Marie-Victoire de Chastenay, que l'on appela toujours Victorine, née à Essarois le 11 avril 1771. Elle était de petite noblesse, mais fort ancienne : on trouve mention d'un chevalier Jean de Chastenay dès 1190 et un Chastenay était compagnon de saint Louis à Tunis en 1260. Famille ancienne, mais assez peu fortunée, quoique propriétaire du château et domaine d'Essarois, en Côte d'Or, à une vingtaine de kilomètres de Châtillon-sur-Seine, qui comprenait, outre le château et le parc, la forge, le moulin, les fermes du village, huit cents hectares de bois et les droits seigneuriaux. Le père de Victorine, Érarid-Louis-Guy, comte de Chastenay-Lanty, né en 1748, inscrit dès sa naissance dans l'ordre de Malte, avait été mousquetaire, puis sous-lieutenant au régiment de Bauffremont, et il épousa, en 1770, la fille du marquis d'Herbouville, Catherine-Louise, originaire de Normandie, qui lui donna deux enfants : Victorine et Henri-Louis, né en 1772, qui entra très jeune dans les gardes du corps et fut sous-lieutenant dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Officier des cheveu-légers de la garde sous Louis XVIII, puis maréchal de camp, il prendra part à l'expédition d'Espagne en 1832 et,

---

<sup>1</sup> *Mémoires de Madame de Chastenay 1771-1815*, publiés par A. Roserot, Paris, Plon et Nourrit, 1896, 2 vol., t. I, p. 117).

pair de France sous Louis-Philippe, siégea jusqu'à sa mort, en 1834, à la Chambre haute.

Comme M<sup>me</sup> de Condorcet, Lucile de Chateaubriand ou M<sup>me</sup> de Genlis, Victorine fut destinée à recueillir la succession d'une abbesse et à bénéficier d'une prébende. En octobre 1785, preuve faite de huit quartiers de noblesse d'épée, tant du côté maternel que paternel, elle fut reçue au chapitre noble d'Épinal, situation qui ne lui interdisait pas de se marier et l'autorisait, à quatorze ans, à se faire appeler *Madame*. La jeune fille fut moins impressionnée par la réception officielle, pourtant solennelle, que par le bal qui suivit : « La cérémonie, dit-elle, me fit pleurer parce que maman y pleura ; mais la danse me consola bien vite. J'étais pour le coup l'objet principal et de droit ; j'avais des succès au bal, pour la première fois peut-être, car je n'ai jamais ni très bien, ni très mal dansé. » Du reste, sa carrière d'abbesse devait tourner court : le 2 novembre 1789, l'Assemblée nationale décrétait la mise à la disposition de la nation de tous les biens ecclésiastiques et le chapitre d'Épinal cessa d'exister.

Demeurée dans sa famille, Victorine y reçoit une instruction très supérieure à celle des jeunes filles de son époque : rien ne fut épargné pour faire d'elle une jeune femme accomplie et rompue aux usages du monde, mais aussi une intellectuelle, et l'on prit soin de la frotter de grammaire, de mathématiques, de géométrie, d'algèbre, de sciences physiques et naturelles, de mythologie, de géographie, de latin, d'allemand, d'anglais, d'espagnol, d'italien, de musique, sans négliger le dessin ni la danse. À dix ans, elle lisait les *Hommes illustres* de Plutarque, l'*Histoire d'Angleterre* du P. d'Orléans et les *Révolutions romaines* de Vertot et, à dix-huit, se passionnait pour Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre : « Un désert et un mari bien épris me semblaient le comble de la félicité. Je lus alors *La Chaumière indienne*, et je versai bien des larmes. » Elle a tôt pris dans les *Rêveries du promeneur solitaire* la passion de la botanique qui lui inspirera, en 1802, les trois volumes d'un *Calendrier de Flore*, qu'apprécièrent M<sup>me</sup> de Genlis, Grétry, l'abbé Delille et l'illustre auteur des *Études de la nature*, « beau vieillard dont les cheveux blancs tombaient en flocons soyeux sur ses larges épaules » et qui lui prédit une belle carrière. Bonne musicienne — elle eut pour maître Séjan, organiste de Notre-Dame de Paris — Victorine eut aussi la chance d'être l'élève, avec son frère, de M<sup>me</sup> de Genlis, gouvernante des enfants d'Orléans, dont elle

suit les leçons à Bellechasse aux côtés du duc de Chartres, le futur Louis-Philippe, et de sa sœur, M<sup>me</sup> Adélaïde, du duc de Montpensier et du comte de Beaujolais.

Ce sont des jours heureux dans une famille unie, charitable et très aimée dans le pays. On y vit avec une simplicité qui rapproche les aristocrates des bourgeois et surtout des paysans et rappelle certains tableaux idylliques de *La Nouvelle Héloïse* et les bergeries de Florian :

Mes parents toujours bienfaisants, se livrèrent à leur penchant avec une charité tendre, une grâce que rien n'avait encore attristée, avec une prodigalité qui semble la fleur du bienfait. Rien n'était plus joli que les bals du dimanche. On dansait depuis vêpres, dans une cour sans muraille, bordée de peupliers et de pommiers à cidre. Un ménétrier et son fils que l'on appelait Rabâche, s'établissaient sur des tonneaux. On venait de tous les villages voisins et les costumes picards, pour les femmes surtout, ont réellement de l'élégance. Tous les gens de la maison dansaient et parmi eux se trouvaient de beaux danseurs. Mon père, ma mère, nous deux mon frère, tous les habitants de la maison, nous dansions tous du meilleur cœur et je parierais que la coquetterie trouva moyen de se glisser entre les jolies paysannes et les beaux messieurs du château (I, 27).

Ces temps heureux n'avaient plus longtemps à durer. La Révolution était proche. M. de Chastenay était noble, mais libéral, lecteur de Rousseau, de Voltaire et de Montesquieu, épris de réformes raisonnables. Élu député de son bailliage aux États généraux, il est partisan du vote par tête et se rend en mai 1789, accompagné des siens, à la séance d'ouverture à Versailles. « Nous partîmes pour Paris, dit Victorine, avec ce sentiment de confiante gaieté qui attend d'heureuses nouveautés, mais qui les attend comme le résultat du bien et du mieux connus, et ne prévoit que des discussions sereines, comme celles qui précèdent quelquefois une transaction de famille. [...] Moi, je l'avoue, j'étais dans le délire » (I, 97, 115). Ce n'était pas l'opinion de tout le monde et la mère de Victorine, loin de partager celles de son mari, faisait fréquenter à sa fille les milieux les plus réactionnaires où elle s'ennuie ferme :

Je n'ai rien trouvé de si ennuyeux que ces soirées qu'on me faisait passer au milieu de bégueules respectables chez qui je ne trouvais rien pour l'esprit, pour la raison, ou pour le cœur. [...] Dans ces maisons, dans quelques autres du même genre, j'étais, à cause de mes principes surtout, un objet de pitié haineuse. [...] Je me souviens que M. Dubut, créole, et renommé pour son esprit, me dit un jour qu'une femme fille, avec des notions d'indépendance, ne pouvait se comparer qu'à un âne sauvage. Voilà la galanterie la plus remarquable que j'aie reçue dans ce monde, où maman se croyait obligée de me faire paraître à peu près tous les jours (I, 117).

Elle ne tarde donc pas à déchanter. La belle unanimité du début dégénère, le clergé s'oppose au tiers état, la noblesse se divise, la royauté chancelle. Les 5 et 6 octobre, la marche des Parisiens sur Versailles contraint la famille royale à venir résider aux Tuileries et la Révolution prend une tournure inquiétante. Comme tant d'autres, les Chastenay sont déçus et terrifiés par les événements. On crut donc prudent de quitter Paris en juin 1792 pour se réfugier près de Rouen, chez la sœur de la comtesse de Chastenay, mais le 10 août et les massacres de septembre forcent bientôt la famille à se cacher dans une ancienne abbaye où l'on mène une vie de reclus. La mère, fragile et toujours souffrante, garde le lit, le père, vêtu d'une carmagnole, va aux nouvelles, le frère et la sœur lisent, dessinent, jouissent du calme de la campagne, non sans redouter à chaque instant l'irruption de la violence révolutionnaire :

Il faut avoir passé par cette inconcevable époque pour soupçonner encore ce qu'on pouvait sentir. On ne se faisait point illusion ; nous nous disions, mon frère et moi, en parcourant un soir ces délicieux vallons, qu'avant six mois nous aurions tous passé sous le fer de la Révolution. Cependant ces fleurs nous charmaient ; nous dessinions, nous faisions de la musique, nous lisions des romans ; nous avions des moments de plaisir et à de violentes émotions subites succédaient, tous les jours, à ces mouvements de joie qui sont presque de l'espérance (I, 191-192).

En avril 1794, les nobles se trouvant interdits de séjour à Paris et dans les villes maritimes, les Chastenay se réfugient à Châtillon, en Bourgogne, pour y apprendre que, faute d'un certificat de résidence parvenu dans les délais, le comte

est inscrit sur la liste des émigrés et qu'il a été dénoncé comme ennemi de la Révolution. Avec son fils, il tente de gagner la Suisse par les bois. En représailles, M<sup>me</sup> de Chastenay, quasi mourante, est internée à l'hôpital, sa fille menée en prison. Chastenay, arrêté à son tour, est transféré le 14 juillet 1794 à la sinistre Conciergerie. C'est de cette prison que, le 22, sortiront, pour monter à l'échafaud, M<sup>me</sup> de Noailles, sa fille et sa petite-fille, suivies, le 26, par André Chénier.

Son père en danger, c'est Victorine, la personnalité forte de la famille, qui se démène pour le sauver. Courageusement, elle écrit lettre sur lettre, rencontre tous ceux qu'elle croit susceptibles de lui venir en aide, court les bureaux et multiplie les suppliques. Ses efforts seraient sans doute demeurés vains si le 9 Thermidor n'avait désarmé l'impitoyable Fouquier-Tinville. Le citoyen Chastenay passa en jugement devant le tribunal révolutionnaire, où son avocat fit valoir le dévouement de sa fille et les témoignages des villageois sur son inépuisable bienfaisance. Le 22 septembre, il fut acquitté.

L'avocat qui avait plaidé sa cause était un ancien conventionnel, Pierre-François Réal, procureur au Châtelet à la veille de la Révolution, ancien jacobin qui conservera jusque sous l'Empire une réputation excessive de terroriste. Par la suite homme de Barras, chargé de l'instruction du complot royaliste de Pichegru, soutien de Bonaparte le 18 Brumaire mais toujours éclipsé par Fouché à la direction de la police, il n'a pas laissé de trop bons souvenirs. En 1804, chargé de l'enquête sur la conspiration de Cadoudal, Pichegru et Moreau, on le soupçonna d'avoir fait étrangler Pichegru dans sa cellule et, la même année, d'avoir feint un profond sommeil pour ne pas obéir à l'ordre qui lui enjoignait de présider à l'interrogatoire du duc d'Enghien fusillé à la sauvette dans les fossés de Vincennes. Fait comte et doté par l'Empereur, à nouveau préfet de police pendant les Cent-Jours, proscrit par Fouché, il s'exilera aux États-Unis, ne revint en France qu'en 1827 et y mourut sept ans plus tard. Tel était l'homme auprès duquel Victorine avait trouvé appui et dont elle laisse un portrait bien différent, inspiré certes par la reconnaissance, mais sans doute aussi par un sentiment plus vif. « En 1800, dit-elle, je me voyais l'objet d'une passion brûlante ; celui qui l'éprouvait avait auprès de moi tous les droits. Réal avait été le défenseur de mon père au tribunal révolutionnaire, sauveur de la fortune de mon frère et de celle de toute ma nouvelle famille [celle de sa belle-sœur], je lui devais tout, et ma tendre et

profonde amitié lui rendait tout ce qu'il était permis à mon cœur d'éprouver. » À l'en croire — elle demeure très discrète sur ce chapitre — « l'or pur de l'amitié est seul resté intact », mais elle fut probablement sa maîtresse. Hélas, Réal était marié, avait des enfants — Victorine deviendra du reste l'amie de sa fille — et rien n'était possible entre eux. Ils échangèrent une abondante correspondance, détruite, mais quelque chose en subsiste dans *Le Calendrier de Flore*. Dans cet ouvrage, Victorine écrit à une amie, Fanny, qui dissimule Réal et fait passer sous ce déguisement de tendres propos.

Au fait, n'avait-elle pas des prétendants ? Si fait, et même plusieurs, mais la demoiselle était difficile à placer : « J'étais une simple enfant, mais enfant à grands principes, je croyais qu'il y allait de la gloire d'une femme accomplie de subjuguier toujours et de ne céder jamais. L'un me semblait naturel et l'autre fort aisé » (I, 55). Une possibilité s'était offerte avec un voisin des Chastenay, Auguste de Marmont, futur maréchal de France et duc de Raguse, mais M. de Chastenay jugea de trop petite extraction ce traîneur de sabre ami d'un Bonaparte encore obscur. Un autre candidat s'était présenté en la personne de M. de Sérent, fils du précepteur des enfants du comte d'Artois, union qui aurait pu valoir à Victorine un poste auprès de M<sup>me</sup> Élisabeth, sœur de Louis XVI, mais deux obstacles s'élevèrent. Le premier, dit-elle, est « une exaltation presque républicaine qui soutint ma raison » et la retint de se lier par une charge ; le second est plus terre à terre, mais sans doute plus déterminant : le fiancé exigeait qu'elle apportât quinze mille livres de rentes. Puis se présenta M. de Croix, député de la noblesse d'Artois, mais les événements révolutionnaires firent bientôt avorter le projet. Vinrent ensuite Fortuné de Chabrilan, dont la famille maquignonna, et M. de Souza, ambassadeur de Portugal, âgé de soixante-six ans, dont le décès subit la préserva. Un moment, Victorine se sentit un penchant pour un tout jeune homme, Auguste de Damas, qui, au sortir d'un théâtre où l'on jouait *L'Amoureux de quinze ans*, lui baisa furtivement la main. Hélas, ce charmant garçon, blond et candide, acheva à vingt-deux ans sa brève carrière sur l'échafaud. Comme on lui savait des relations dans des milieux influents, on proposa encore à Victorine le vicomte Dauvet, riche parti, à condition qu'elle obtînt son retour d'émigration, condition peu romanesque qu'elle déclina. Les deux derniers aspirants sont plus originaux. L'un

était le fils du trop célèbre marquis de Sade, qui lui demanda sa main au cours d'une promenade aux Tuileries. Outre qu'elle n'éprouvait rien pour lui, elle ne put s'empêcher aussi « de réfléchir sur le risque effrayant de donner jamais le jour au petit-fils de l'homme phénomène qu'il fallut peu après enfermer à Charenton » (I, 401). Le dernier de la série fut le maréchal Kellermann, le héros de Valmy, qui l'accabla « de toutes les galanteries allemandes que son âge devait autoriser ». On était alors en 1812 et le héros avait soixante-dix-sept ans. Cela ne retint pas la famille de Victorine de pousser à la roue. Kellermann était riche, bien vu par le régime. M. de Chastenay souhaitait entrer au Sénat, M<sup>me</sup> de Chastenay souhaitait davantage d'aisance, Henri de Chastenay souhaitait obtenir un emploi. Victorine fut sur le point d'accepter, pour rendre service aux siens. On disputa beaucoup sur le contrat, les enfants du maréchal se montrant très hostiles à cette union et faisant courir des « calomnies » — sa liaison avec Réal ? — qui dégoûtèrent définitivement leur future belle-mère et l'on en resta là. Le regretta-t-elle ? « Ma passion ardente pour mes parents et le besoin de leur tout sacrifier étaient le mobile de toutes mes vues à venir ; l'étude d'ailleurs, dont le goût était en moi si vif, me permettait peu d'égarer ma pensée. » M<sup>me</sup> de Chastenay mourut vieille fille.

Il est vrai que l'intellectuelle semble l'avoir emporté chez elle sur la femme soucieuse de séduire. Dès le printemps de 1797, elle s'était mise à traduire Pétrarque et les poètes anglais. Cette année-là, elle publia une traduction du *Village abandonné* de Goldsmith, que Réal fit imprimer, et surtout une traduction des *Mystères d'Udolphé* d'Anne Radcliffe, qui furent réédités six fois jusqu'en 1839 et Marie-Joseph Chénier la félicita de n'avoir « pas affaibli les sombres beautés » du roman<sup>2</sup>. Belle réussite en effet, puisque, révisée, elle servit encore de base à la réédition du roman en 1849 par Amédée de Bast, reprise en 1966, et en 2001 par Maurice Lévy. En 1804, c'est l'érudite qui se révèle dans les quatre volumes plus ambitieux *Du génie des peuples anciens, ou tableau historique et littéraire du développement de l'esprit humain chez les peuples anciens, depuis les premiers temps connus jusqu'au commencement de l'ère chrétienne*, vaste compilation dans la ligne de la célèbre *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain* de Condorcet, au sujet de laquelle Dussault et Suard se montrèrent réservés, jugeant un tel travail au-

---

<sup>2</sup> M.-J. Chénier, *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Maradan, 1819, p. 148.

dessus des forces d'une jeune femme. Suivront encore, en 1816, une étude sur *Les Chevaliers normands en Sicile*, puis, en 1832, *De l'Asie, ou considérations religieuses, philosophiques et littéraires sur l'Asie*, ouvrage dédié au grand orientaliste Silvestre de Sacy. Bas-bleu ? Sans doute un peu, mais qui sut gagner l'estime de savants comme Arago, qui lui fit un cours d'astronomie, ou de Cuvier et de Humboldt, dont elle suivit les leçons.

Passé la Révolution et le Directoire, Paris semblait renaître, les fêtes et les bals se multipliaient, la vie mondaine reprenait comme si chacun s'empressait d'oublier les années sombres. Victorine, bien introduite par Réal, prit sa part de ce renouveau et, sous le Consulat et l'Empire, on la vit un peu partout : « Les jeunes gens faisaient couper leurs cheveux à la Titus ; les femmes les bouclaient d'après les bustes antiques. Une mousseline légère avec un nœud de ruban composait une parure exquise, et il n'y avait que de vieilles femmes très maussades qui regrettassent la poudre, les poches et les soulier à grands talons » (I, 303). Un homme surtout, qu'elle avait connu en des temps où sa fortune était moins brillante, voyait alors monter son étoile.

À la fin de mai 1795, Victorine et les siens reçurent à Châtillon Auguste de Marmont, alors officier d'artillerie, accompagné d'un général de vingt-six ans, dont elle n'avait jamais entendu le nom, lui-même accompagné de son jeune frère Louis, qu'il menait sévèrement et accablait d'algèbre. M<sup>me</sup> de Marmont, ne sachant que faire de ce Bonaparte « maigre et pâle » qui ne desserrait pas les dents et que certains traitaient tout bas d'imbécile, l'avait, en désespoir de cause, amené chez ses voisins Chastenay. Le premier contact fut tiède. En bonne jeune fille de la maison, Victorine se mit au piano et, pensant plaire à son hôte, chanta en italien : « Je lui demandai si je prononçais bien ; il me répondit non, tout simplement. » Le lendemain, au dîner, Bonaparte, maussade, ne répond aux convives que par monosyllabes. Piquée, Victorine l'entreprend et les voilà, entre les deux fenêtres du salon, appuyés sur une console de marbre, le général se dégelant peu à peu. Il ne lui cacha pas qu'il n'avait « aucune maxime ni aucune foi républicaines » et qu'il ne croyait qu'à l'appui de la haute noblesse : « Je crois que Bonaparte eût émigré, si l'émigration, en effet, eût offert des chances de succès. » S'il ne se disait pas favorable aux terroristes, il ne l'était guère davantage aux thermidoriens. Puis ils parlèrent d'Ossian, alors à la mode et que Bonaparte savait par cœur : « Il me

proposa de m'en apporter le recueil ; il allait à Paris et le retrouverait aisément. J'étais encore jeune et un peu prude ; l'idée de recevoir ce général et d'accepter de lui un livre me parut manquer de convenance : je remerciai. J'avoue que depuis, et plus d'une fois, j'ai regretté la visite et le livre. » Puis ils s'entretenirent encore de *Paul et Virginie* et de la tragédie. Quand ils en vinrent à parler du bonheur, il lui dit « que pour l'homme il devait consister dans le plus grand développement possible de ses facultés ». Le général désormais apprivoisé, les jours suivants furent amicaux. À vrai dire, Napoléon déjà perçait sous Bonaparte. Comme on se réjouissait du calme revenu, malgré l'opposition des factions : « Bonaparte ne craignit pas de dire que sa façon de voir était très opposée ; en pareil cas il convenait qu'une victoire complète fût à l'un des partis : dix mille par terre, d'un côté ou de l'autre, autrement il faudrait toujours recommencer. » Entraîné par Junot et Marmont, le général s'abandonna jusqu'à participer à de petits jeux de salon. Grand moment, du moins à la lumière des événements futurs : « Par suite d'un gage touché, je vis à genoux devant moi celui qui vit bientôt l'Europe aux siens. » On s'en tint là : un courrier rappelait Bonaparte d'urgence à Paris (I, 280-287).

Cet homme froid, préoccupé, secret, tranchant, dominateur, avait impressionné Victorine. En décembre 1797, elle manqua l'occasion de le revoir lorsque Talleyrand lui fit parvenir une invitation pour le bal donné en l'honneur du vainqueur d'Italie. Hélas, prise de court, elle n'avait « ni robe sortable, ni souliers blancs, ni ajustement convenable ». Le moyen de résister à des raisons si féminines ? Elle n'alla pas au bal. Elle revit pourtant Bonaparte en 1800, chez Joséphine, à un moment où elle souhaitait une audience du Premier Consul pour arranger des affaires de famille. On était au salon lorsqu'il entra :

Dirai-je qu'il fut surpris, et même un peu embarrassé ? Cela est pourtant parfaitement vrai. Il me reconnut, vint à moi, me demanda des nouvelles de maman, puis tout à coup si M. de Marmont était toujours aussi amoureux de moi. Je répondis, avec assez de fierté, que je ne pensais pas qu'il l'eût jamais été, et que, d'ailleurs, il était marié depuis deux ans. Les questions ne portèrent plus que sur mes talents de musique, dont Bonaparte me parla avec éloge ; puis il m'engagea à venir passer des soirées dans leur intérieur, et me priant de l'excuser, il sortit aussitôt, suivi

de M<sup>me</sup> Bonaparte, qui revint un moment après. On croira ce qu'on voudra croire, moi-même je n'y ai rien compris : pendant tout cet entretien, dont le ton un peu supérieur ne m'obligeait pas entièrement, cette femme tremblait comme une feuille agitée. Il est très sûr qu'elle m'a toujours comblée de politesses, et toujours tenue éloignée non d'elle, mais de son époux. Je n'étais pas trop dans le cas de lui inspirer de la jalousie, cependant alors j'étais assez brillante. Je connaissais ses beaux-frères, qui alors n'épargnaient rien pour éloigner d'elle Bonaparte ; on publiait des écrits de plusieurs genres pour le décider au divorce. Que sais-je ce qu'elle pouvait penser, puisqu'elle me connaissait si peu ? Quoi qu'il en soit, je terminai l'entretien en la priant de demander pour moi une audience ; elle s'en chargea, aussi ne l'ai-je point obtenue (I, 416-417).

Elle devait le rencontrer une dernière fois sous l'Empire, en 1811. Priée à un bal chez Savary, duc de Rovigo, elle le vit entrer avec Marie-Louise, enceinte du Roi de Rome. Napoléon entreprit, d'un pas pressé, de passer en revue les dames alignées sur un rang. Victorine l'ayant entendu se montrer peu amène à l'égard de la duchesse de Brancas, elle eût souhaité échapper à la présentation :

L'Empereur me dit aussitôt que sûrement il me connaissait, qu'il se souvenait de m'avoir vue. Flattée qu'il m'eût épargné la question toujours un peu rude : « Votre nom ? » je m'empressai de l'articuler. « Oui, sans doute, me dit-il, je vous connais, je vous ai connue. Je vous ai vue à Châtillon ; vous étiez chanoinesse. Comment se porte madame votre mère ? » À ce début obligeant, l'Empereur ajouta : « Vous souvenez-vous de cette longue conversation que nous eûmes ensemble à Châtillon ? Vous en souvenez-vous, dites-moi ? Il y a seize ans, seize ans en vérité ! Elle fut bien longue, cette conversation ; dites-moi, vous en souvenez-vous ? » Il répétait : « Il y a seize ans ! » et invoquait mes souvenirs, en paraissant lui-même en rappeler de profonds. Je répondais de mon mieux ; ma reconnaissance était vive. Il me dit que j'avais fait plusieurs ouvrages marquants ; que, sans les avoir lus, parce que le temps lui manquait, il en avait su le mérite, et par conséquent le succès. Il ajouta que j'étais une Muse, et me demanda si j'avais cultivé mes beaux talents sur le piano, qu'il n'avait pas pu oublier. Après deux ou trois autres phrases, toujours également polies,

l'Empereur passa à ma voisine ; il lui dit un mot de forme, parcourut rapidement le reste du cercle, et ne tarda pas à se retirer (II, 1, 134-135).

Victorine avait retenu l'attention du maître et se vit donc aussitôt entourée de courtisans flairant une possible favorite. Elle crut bon, dès le lendemain, de faire relier ses ouvrages et de les envoyer à l'Empereur, qui fit placer le *Génie des anciens* dans sa bibliothèque, *Udolphe* et le *Calendrier de Flore* dans celle de l'Impératrice : « Il ne me fit pas dire un seul mot, et je ne l'ai jamais revu. »

Si M<sup>me</sup> de Chastenay a dû être flattée du souvenir que Napoléon avait conservé d'elle, elle n'a pourtant pas apprécié son régime ni sa poigne impitoyable, et son père pas davantage. M. de Chastenay était entré au Corps législatif en 1811, heureux de toucher 10.000 francs d'appointements, mais il écrit à un ami au début de 1814 : « Je ne crois pas, mon ami, qu'à aucune époque l'espèce humaine se soit montrée aussi dégradée qu'elle paraît aujourd'hui dans la nation française ; imaginez que cette nation que vous pouvez vous rappeler avoir vue, il y a vingt-cinq ans, montrer tant d'amour pour la liberté, le porter même jusqu'au fanatisme et au délire, est depuis neuf ans soumise au despotisme le plus absolu dont le pouvoir s'exerce sur lui de la manière la plus rigoureuse qui à peine trouverait son exemple dans le Levant. Vous serez porté à croire qu'au moins elle a, dans cet espace de temps, tenté quelques efforts pour secouer le joug sous lequel elle gémit, vous seriez dans l'erreur, et votre surprise sera sans doute bien grande, quand vous saurez que dans ce moment même, elle est armée et combat pour garantir la durée d'un régime qu'elle abhorre...<sup>3</sup> » Sa fille aussi juge sévèrement le despote et, au fil des *Mémoires*, son image se dégrade. Le jeune général qui l'avait impressionnée et peut-être séduite fait place sous sa plume à un tyran sacrifiant tout à son ambition insensée et qu'elle finit par traiter de fou dangereux. C'est pourquoi, bien qu'orléaniste, elle applaudira, en 1814 et 1815, à la Restauration des Bourbons.

Bonaparte fut certes la rencontre la plus prestigieuse de Victorine, mais elle a approché nombre d'autres personnages de la Révolution, du Consulat de l'Empire. Barras, par exemple, qui l'invita souvent à ses réceptions où elle rencontrait Tallien ou Fréron, mais où elle s'ennuie ferme. : « Sa mine était fière, son regard vif, tout son extérieur distingué et réellement imposant. » Elle a bien connu Fouché,

---

<sup>3</sup> Cité par S. Girod, « Un noble du Châtillonnais témoin d'une époque troublée : Erard-Louis-Guy, comte de Chastenay-Lantu », *Les Cahiers du Châtillonnais*, n° 130, 1983, p. 84.

« grand, maigre, pâle » et « habile à se rallier au vainqueur ». Adroit, surtout, et indéchiffrable : « Avec de vrais talents, il avait du charlatanisme. Sa conversation avait toujours de l'abandon, toujours de la franchise, en tant que conversation, parce qu'il ne se croyait pas obligé de se rappeler toujours ses paroles. ». Parmi les dames, elle distingue M<sup>me</sup> Tallien, impressionnante par sa beauté et son aisance un peu froide, ou M<sup>me</sup> de Staël, qui se plaît à la taquiner : « Elle me demandait quelquefois, en riant, et tout haut, si j'avais un amant » (I, 365). Elle la retrouva en 1814, flanquée de Schlegel et de Simonde de Sismondi comme d'une paire de sigisbées, et lui dit son admiration pour *De l'Allemagne*, « indignement mis au pilon ». Elle reconnaît que l'illustre opposante à Napoléon « n'a jamais fait une méchanceté et que le génie brille dans ses ouvrages », mais aussi qu'il n'était pas commode de converser avec elle : « On ne devait guère songer qu'à la faire parler. Il y aurait eu plus que de la présomption à entreprendre une discussion avec elle devant témoins, et dès qu'un entretien où elle avait part commençait, on eût dit qu'on jouait au proverbe, et chacun venait l'écouter » (II, 2, 246). Benjamin Constant, lui, paraissait rarement, « souvent très isolé », affectant « un ton de demi-persiflage, qui masque toutes les opinions » (I, 366). L'entourage de Bonaparte est présent aussi : Lucien, « vif, spirituel, peu mesuré dans ses saillies », Joseph, « doux et gracieux », Bernadotte, « sans beauté, sans un esprit brillant », mais remarquable dans un salon par sa haute taille, ses cheveux noirs, « ses dents d'une éclatante blancheur ». Elle vit souvent Talleyrand : « Je ne sais comment ce politique un jour me dévoila le secret de sa vie ; il fallait toujours, disait-il, se mettre en situation de pouvoir choisir entre deux partis » (I, 367).

Liée surtout, en raison de la situation de son père, avec des hommes de pouvoir, elle fréquente moins les gens de lettres. Elle voit cependant Marie-Joseph Chénier, toujours poursuivi du soupçon d'avoir trahi son frère et dont elle n'aimait pas le *Charles IX* aux accents jacobins et elle s'enhardit à lui dire qu'il écrivait mal : « Il me crut folle, et il me le dit » (I, 398). Il la condamna à lire son *Fénelon* et lui fit cadeau d'un exemplaire de *Charles IX* retouché. Victorine a encore retrouvé M<sup>me</sup> de Genlis, logée à l'Arsenal, qui lui témoigna toujours beaucoup d'affection et dont elle aimait la conversation enjouée et spirituelle, ou Bernardin de Saint-Pierre, l'admiration de son adolescence, qui la charmait par sa douceur et sa bonhomie. Comme elle rêvait d'écrire un opéra, elle se présenta chez Grétry pour

obtenir ses conseils et le trouva « enfoncé dans un immense fauteuil » et d'humeur réservée. Elle comprit qu'on n'attire pas les mouches avec du vinaigre et entreprit de le séduire : « Je fis fumer l'encens que je m'étais proposée de brûler pour lui. Je repris courage, en un mot, par degrés, et il est impossible d'avoir été peu à peu plus aimable que ne le fut aussi Grétry » (I, 455). Le vieil abbé Delille, « le Virgile français », flatté de l'intérêt d'une jeune femme, lui récita complaisamment des vers et la pria de se mettre au piano. En revanche, Antoine-Vincent Arnault, thuriféraire de l'Empereur, lui déplut. En 1805, pour fêter le retour de Napoléon après Austerlitz, Arnault avait composé à la hâte une incroyable flagornerie intitulée *Le Retour de Trajan*, jamais représentée mais lue dans les salons, et sur laquelle il demanda l'avis de M<sup>me</sup> de Chastenay : « Nous ne pouvions en croire nos oreilles, et je ne m'explique pas encore cette monstrueuse production. [...] Je me tirai heureusement d'embarras par une prompte retraite, mais j'eus besoin de rire tout le soir ! » (II, 1, 56). Elle n'a du reste pas grande estime pour une littérature de commande, faite pour plaire au maître : « Ce fut pour Bonaparte une fantaisie impossible à satisfaire que celle de créer un siècle littéraire. [...] Toute production devait servir de cadre à l'apothéose d'un nom, à la paraphrase d'une maxime. Il y avait, d'ailleurs, mille sujets interdits même à la pensée (II, 1, 84). Le jeune Charles Brifaut en sut quelque chose, qui vit, malgré l'avis de Talma, sa tragédie de *Jane Grey* rejetée sans discussion par l'Empereur, parce que, trancha-t-il, ce sujet « était de ceux qu'on ne devait pas encore produire sur la scène » et Raynouard subit le même sort pour ses *États de Blois*, interdit par Napoléon avec cette sentence : « On ne fait pas assassiner le duc de Guise ; on nomme une commission et on le fait pendre. »

Elle se lia surtout avec le fragile et discret Joseph Joubert, avec qui elle entretint une amicale correspondance et dont la touchaient la bonté et délicatesse : « J'ai dit de M. Joubert qu'en lui tout était âme, qui semblait n'avoir rencontré un corps que par hasard, en ressortait de tous côtés et ne s'en arrangeait qu'à peu près » (II, 82-83) — jolie formule que Chateaubriand retint et consigna dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ses rapports avec l'Enchanteur demeurèrent cependant assez tièdes, en dépit de ses avances. Elle l'avait entrevu deux ou trois fois dès 1806 mais ne fit vraiment sa connaissance qu'en 1809, chez une dame qui présenta Victorine comme un auteur : « Je crois que sur ce mot il me prit en grippe, et moi

je me promis de garder le silence. » Comme il fallait bien tout de même engager la conversation à table, « je hasardai de dire combien René m'avait inspiré d'intérêt. "René, reprit M. de Chateaubriand, c'est un véritable imbécile". Tout fut fini, et à peine hors de table, l'auteur de *René* avait fui la maison » (II, 76). Elle le rencontra encore après le pèlerinage de l'écrivain à Jérusalem, se promettant bien, cette fois, de ne pas s'occuper de lui, mais Chateaubriand, de meilleure humeur, consentit à raconter son voyage : « Il parlait avec feu, avec simplicité. On reconnaissait en lui une bonhomie charmante, une franche gaieté et, on peut bien le dire, le plus brillant esprit » (II, 78). Comme elle avait su écouter et se taire, Chateaubriand consentit à la juger aimable et elle le retrouva à plusieurs reprises dans la Vallée-au-Loup, en compagnie de Joubert, où il lui montra une bouteille contenant l'eau du Nil et une autre celle du Jourdain et quelques pierres ramassées à Athènes. L'Empereur le voulant à l'Institut, Chateaubriand fit les démarches nécessaires et raconta à ce sujet à M<sup>me</sup> de Chastenay une plaisante anecdote :

Lorsqu'il faisait les visites d'usage aux membres de l'Institut qui devaient lui donner leurs voix, par suite d'un ordre supérieur, il était arrivé chez l'abbé Morellet. Ce vieillard tenait un livre et s'était endormi ; réveillé en sursaut quand M. de Chateaubriand se présenta, il laissa tomber son livre en criant : « Il y a des longueurs ! » et ce livre était précisément *Le Génie du christianisme* (II, 81).

En dépit de ses efforts, elle ne réussit jamais à l'attirer vraiment chez elle, ce qu'elle met sur le compte de sa propre conversation, « toujours un peu sérieuse, généralement raisonnable et le plus souvent sans aucun trait » qui manquait de ce qui pouvait « captiver une imagination ardente et avide d'idées ». Il vint pourtant quelquefois, mais ce fut pour l'entendre jouer au piano, accompagnée par le violoniste Baillot. Deux billets de 1820 déclinent d'ailleurs, courtoisement mais résolument, d'autres invitations. Sans doute Victorine en conçut-elle quelque dépit et elle l'accusera plus tard d'avoir introduit dans la littérature « une coupable anarchie » et, girouette en politique, d'avoir été « « le mauvais génie de tous les gouvernements, qui a vendu son ombre par amour des gros sous » ».

M<sup>me</sup> de Chastenay accueillit avec joie la fin d'un règne qui avait saigné la France à blanc pour la gloire et l'ambition d'un homme. Orléaniste depuis sa jeunesse, elle est pourtant heureuse du retour des Bourbons et de la monarchie. Ses *Mémoires*, à la date du 25 août 1815, jour de la Saint-Louis, s'achèvent sur ces mots : « Ah ! si jamais fut vérifié le mot adressé par M. Bailly au roi Louis XVI, ce fut dans l'événement tant de fois béni de ce retour : "Henri IV avait conquis son peuple, ce jour-là le peuple avait reconquis son roi". »

Les *Mémoires* de M<sup>me</sup> de Chastenay furent publiés en 1896 par Alphonse Roserot, beau-fils de Gustave Lapérouse, ancien sous-préfet de Langres, lui-même fils d'Alexandre Lapérouse, exécuteur testamentaire de Victorine. Parmi les mémorialistes de son temps, M<sup>me</sup> de Chastenay est l'un des plus ingénus mais aussi des plus sincères. Du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle a l'urbanité, la modération dans le propos, la politesse dans l'écriture. Elle est aussi un lucide observateur des événements et apporte un témoignage non négligeable sur les effets de la Révolution en province, en Normandie et en Bourgogne. Elle sait l'art du portrait, du trait qui fixe un caractère et une personnalité, la manière légère et pittoresque de rendre l'atmosphère d'une soirée aux Tuileries ou à la Malmaison.

Elle ne réalisa pas la prophétie de Bernardin de Saint-Pierre, qui avait vu en elle un futur grand écrivain. Après 1832, après la publication de *De l'Asie*, elle rentre dans l'ombre et, de plus en plus souvent, vit en province, à Châtillon ou à Essarois, et ne fait plus que de brefs séjours dans la capitale. Elle se consacra à l'entretien et à l'amélioration des propriétés familiales et aux bonnes œuvres, laissant dans la région le souvenir de son inépuisable charité. C'est au point qu'elle se vit peu à peu oubliée et que certaines notices biographiques la disent décédée en 1815, peu après le retour des Bourbons. C'est qu'elle eut des malheurs, et que les quarante dernières années de sa vie ne lui ménagèrent pas les difficultés. Elle perdit son père en 1830, sa mère en 1831, son frère en 1834, demeurant ainsi la dernière de sa famille. Pis encore, elle commença à perdre la vue à partir de 1834. La musique, la lecture, l'écriture lui furent bientôt interdites. Elle continua pourtant à noircir des centaines de pages, souvent illisibles, quand elles ne sont pas recopiées vaille que vaille par un ami. En 1839, elle se décida à subir la pénible opération de la cataracte, qui lui valut de vivre quelques mois dans une obscurité absolue, mais lui

permet de recouvrer l'usage d'un œil. Deux ans plus tard, elle songea à une seconde opération, mais les médecins la lui déconseillèrent, un échec risquant d'affecter l'œil déjà traité et il lui fallut se résigner à vivre dans un clair-obscur qui dura jusqu'à sa fin.

En dépit de ces difficultés, elle poursuivit la rédaction de la seconde partie de ses mémoires, demeurée inédite, et d'un journal où elle suit jour par jour les événements politiques. Vieillissante, elle a perdu les illusions libérales de sa jeunesse, redoute maintenant la montée des socialismes. Elle a vu s'effondrer la dynastie des Bourbons, puis le règne de Louis-Philippe. La révolution de 1848 la remplit d'effroi : elle y voit l'amorce d'une désastreuse anarchie, encouragée par des hommes ambitieux dont elle dénonce la trahison ou l'arrivisme. Lamartine qui avait salué en vers le sacre de Charles X, lui semble devenu un dangereux démagogue. En 1843, elle s'indigne du discours où le poète annonce bruyamment son virage à gauche et son passage à l'opposition :

Le mal que produira ce discours n'est pas dans ce qui a été dit, mais en cela qu'il a été dit, en cela que M. de Lamartine, le grand poète, le grand homme du siècle, l'honnête homme par excellence, s'est vu forcé de déclarer que le patriotisme et les lumières n'étaient que dans l'opposition ; que l'empire et la restauration n'avaient croulé que faute d'y prendre leurs conseils, et que le régime actuel allait avoir le même sort.

Émule de M. de Lamennais, M. de Lamartine nous montre une démocratie *croissante* comme l'arrêt du destin, comme le programme, comme le devoir de la révolution de Juillet. Il nous montre, non comme une menace, mais comme belle, une révolution terrible, où *toute* aristocratie doit être anéantie, où tous les intérêts, où toutes les jouissances de la vie sont étouffés. Mais alors, je le demande, où serait la liberté ? Car la société n'a d'autres fins que la conservation des intérêts privés de ceux qui la composent – l'intérêt général, c'est cette conservation. [...] M. de Lamartine n'a pas songé à quel point il avait fait l'apologie du terrorisme.

L'avenir selon Lamartine, c'est à ses yeux l'avènement d'une utopie totalitaire qui épouvante celle qui a vécu la grande Révolution et ses débordements sanglants. Hugo, qui lui aussi se mêle de politique, n'est pas mieux traité. Ses œuvres, son

théâtre surtout, ont corrompu une jeunesse exaltée. Elle note, le 22 octobre 1849 : « M. Victor Hugo aspire ouvertement à la survivance de M. Ledru-Rollin. Il ne l'obtiendra pas, car il n'est qu'un acteur qui parle sur des planches. On l'honore du titre de poète. On a tort, il n'a point de verve. On a prétendu que Napoléon aurait fait de Corneille un ministre. Je crois qu'il eût été surpris de voir combien l'élévation du génie, à l'appel de l'imagination, est de l'élévation d'âme, ou de pensée, qui doit planer au-dessus de la sphère d'action. [...] Je n'approche d'aucune manière Corneille de M. Victor Hugo. Le théâtre de M. Victor Hugo est, d'un bout à l'autre, détestable. Les mœurs, les goûts, les sentiments, la versification même, tout y est perverti, corrompu, faux enfin, et ainsi odieux. Il a tout abaissé ; il n'est aujourd'hui qu'un courtisan de la Montagne. »

On ne s'étonnera donc pas de la voir saluer comme un bienfait l'arrivée de Louis-Napoléon Bonaparte à une présidence qui n'était pour lui qu'un marchepied vers l'empire. Le 11 décembre 1848, elle dit à propos de l'élection présidentielle au suffrage universel : « On veut Napoléon, parce que ce nom a été grand pour la France, et que la France a été grande avec celui qui le portait. Le nom de Napoléon était sur les chapeaux. On a même entendu crier vive l'empereur. Les campagnes ne veulent point de république. [...] Les campagnes n'ont point voté *contre* le général Cavaignac, elles ont voté *pour* Napoléon et l'empire. » Elle le voit comme un rempart contre la montée d'une gauche niveleuse dont elle dit en mai 1850 : « Je considère les meneurs socialistes comme des traîtres à leur pays. » Le 8 décembre 1851, elle écrit : « Que d'événements en si peu de jours ! Mais ne craignons point de le dire, l'ordre social entier était bloqué par le socialisme et la plus désastreuse anarchie. Le complot existait. » Elle vivra pourtant assez longtemps pour prévoir que l'empire à son tour ne répondrait pas à ses vœux. Du fond de sa province, elle suit avec anxiété les péripéties de la guerre de Crimée, où l'Angleterre, l'ennemie héréditaire qu'elle déteste, lui paraît avoir entraîné la France. Elle lui consacrera les dernière lignes de son journal, le 30 novembre 1854 : « On ne peut comprendre une guerre sans but et sans objet. La mer Noire détruit nos vaisseaux. Chaque jour, il faut y envoyer des milliers d'hommes. »

Victorine de Chastenay, qui avait eu son heure de gloire dans les salons du Directoire, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration, s'éteignit, oubliée, à

Châtillon, le 9 mai 1855. Elle avait depuis longtemps renoncé à ses rêves de réussite sociale et littéraire, se bornant à faire la charité autour d'elle et heureuse d'être pour les paysans la bonne dame d'Essarois. C'est pourquoi elle souhaitait que l'on grava seulement sur sa tombe : *Transiit bene faciendo* — elle a passé en faisant le bien.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Raymond Trousson, *Une mémorialiste oubliée : Victorine de Chastenay* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/trousson110506.pdf>>